



Le Courrier de Saint-Grégoire

Numéro 92 - Mars 2021

Année Académique 2020-2021/V

Publié par l'Académie de Musique Saint-Grégoire

28, rue des Jésuites – B-7500 TOURNAI

Tél : + 32 (0) 69 22 41 33

Courriel : academiesaintgregoire@gmail.com

Site Web : www.seminaire-tournai.be/saint-gregoire

Facebook : Academie Saint Gregoire – Tournai



À Tournai depuis 1880

Chers Amis de Saint-Grégoire,

« **T**OUTE la mémoire du monde¹ » : tel est le titre d'un court-métrage d'Alain Resnais réalisé en 1956 à propos de la Bibliothèque Nationale de France. L'auguste institution est alors en mutation profonde dans sa double réalité de *contenant* et de *contenu*. À travers son ouverture aux techniques modernes, l'enjeu est de taille : affirmer, d'une part, au cœur de la Ville Lumière, son rôle d'*oasis de l'intelligence et de la culture* ; tirer, d'autre part, une efficacité démultipliée d'un enjeu crucial pour l'humanité (organiser sa mémoire, domestiquer la matière du savoir et préparer le progrès du monde). Dans cette rénovation, la musique a sa place. Non seulement en tant que manifestation du génie humain et expression artistique à part entière, mais comme anthropologie de la mémoire. L'ethnomusicologie, en effet, ne consiste pas uniquement à étudier les musiques de tradition orale et à révéler leur indéniable profondeur historique, mais encore à établir la fonction *historienne* de ces musiques. Ce qui suppose, au-delà d'une anthropologie spécifique de la mémoire, de s'intéresser aux notions de transmission (lignages), de production de traces diverses ainsi qu'à l'organologie comme autant de procédés et de marqueurs historiques. Au vrai, la musique est intimement liée à la mémoire dans notre vie de tous les jours. Elle constitue un dépôt de mémoire collectif, social, transmet des émotions, une vision du monde (morale ou éthique parfois). L'ethnomusicologie apparaît alors comme un outil essentiel dans l'étude de l'homme et des sociétés, sans oublier (en association avec d'autres disciplines) son rôle de sauvegarde et de conservation de cultures menacées de disparition par faits de guerre ou de génocide. Elle rappelle, pour qui en douterait encore, que la musique est la mémoire de l'Humanité.



Stéphane Detournay
Directeur, PhD

¹ Ci-contre, une *Installation* de Philippe Echaroux exposée dans le *Musée du Quai Branly* à Paris (Musée des Arts et Civilisations d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques).

CERTAINS artistes sont plus que des artistes. Ils sont les chantres inspirés de leur peuple. Et, parfois, eu égard aux atrocités du monde, les témoins de l'effondrement d'une civilisation. Mais leur action décisive permet à celle-ci de perdurer et de se régénérer. Ainsi fut le musicien arménien Komitas.

C'est à Kutahia, en Asie Mineure, que naît, en 1869, Soghomon Gevorgi Soghomonian. À douze ans, il entre au Séminaire Patriarcal d'Etchmiadzin (haut lieu de l'Église Apostolique Arménienne²) où, rapidement, il devient le soliste préféré du Catholikos Kévork IV. Docteur en théologie, prêtre et hiéromoine, il reçoit le nom religieux de *Komitas*³. Ses dons exceptionnels de musicien le font envoyer à Tiflis – centre culturel arménien –, puis à Berlin, au Conservatoire. Là, il suit les classes de composition, de direction, de chant et de musicologie – et, parallèlement, à l'Université, la philosophie. Docteur en musicologie, il donne des conférences, participe à des congrès internationaux, collabore à des revues et donne des concerts en Europe. Revenu à Etchmiadzin en 1899, Komitas se consacre à la musique populaire et liturgique. Parcourant toutes les régions du pays, il recueille de la bouche même des habitants les chants du terroir (chants de travail, de labour, musique de troubadour), les restitue dans leur pureté originelle et constitue ainsi un inestimable trésor musical national. Dans le domaine de la musique religieuse, Komitas s'intéresse à l'antique notation solfégique arménienne tombée en désuétude dans les *charagans* (hymnes liturgiques), ainsi qu'aux modes médiévaux (*khaz*⁴). Il compose une *Divine liturgie*, dont l'harmonisation pour voix d'hommes, débarrassée de toute influence polyphonique occidentale, est considérée comme son chef-d'œuvre.



Suivent de nouveaux concerts dans les plus prestigieuses salles de Russie, Italie, Autriche, Suisse, Allemagne et France. En particulier à Paris, en 1906, où toute la presse le salue : « ... Ce concert a été une révélation et un émerveillement... Aucun de nous ne pouvait soupçonner les beautés de cet art, qui n'est en réalité ni européen, ni oriental, mais possède un caractère unique au monde de douceur gracieuse, d'émotion pénétrante et de tendresse noble... Et le R. P. Komitas, qui n'a pas craint de venir chanter lui-même des mélodies liturgiques, a atteint, dans le morceau correspondant à notre *Stabat Mater*, une intensité d'émotion qui allait presque jusqu'aux larmes et lui a valu une ovation. Rien de plus touchant que de le voir s'incliner avec douceur et dignité sous le grand capuchon noir, puis se rasseoir à l'orgue *Mustel* et reprendre la dernière strophe qu'il chante presque à voix basse, dans le secret des grandes douleurs, avec des accents de compassion prosternée et de gravité recueillie, qui font sentir à l'âme la présence divine... », relate le musicologue Louis Laloy.

De retour à Etchmiadzin, Komitas trouve une atmosphère hostile à son égard. Il part pour Constantinople afin d'y créer une institution arménienne de musique. Mais des difficultés l'obligent à y renoncer. Il crée alors la célèbre chorale *Goussan*, qui comprend 300 choristes.



² Il s'agit d'une église orthodoxe autocéphale, dite *Église des Trois Conciles*.

³ Komitas était le nom d'un précédent catholikos et compositeur du VII^e siècle, Komitas d'Aghdsk.

⁴ Neumes en usage dans la musique liturgique arménienne.

En 1913, il parcourt de nouveau les provinces arméniennes et note de nombreux chants, danses et mélodies. Par sa voix grave, pleine, douce, veloutée et chaude, Komitas faisait pleurer son auditoire. Elle avait, dit-on, « la souplesse du ténor et la douceur du baryton ».



Mais c'est avec l'irruption du génocide que le destin du Père Komitas prend une tournure pathétique. Arrêté à Constantinople le 24 avril 1915, avec des centaines d'intellectuels arméniens, il sera l'un des rares à survivre à cette première rafle qui signe le point de départ des massacres. Déporté, torturé, il persiste à chanter sous les coups le *Der Voghormia* : « Seigneur, prends pitié, donne la paix au monde, sois le recours du peuple arménien délaissé »... Il verra périr ses compagnons de cellule, puis prendra peu à peu la mesure de la destruction de son peuple. Il ne retrouve finalement son domicile que pour y déplorer

la destruction de sa bibliothèque et de l'essentiel de ses manuscrits ou compositions : l'œuvre de sa vie. S'ensuit une grave dépression dont il ne se remettra jamais. Transporté à Paris en 1919, des médecins français essaient de le guérir, mais nul ne peut plus rien. Il meurt à Paris en 1935 et sa dépouille est transportée à Erevan en 1936.

L'enfance orpheline et sauvage, la sourde incompréhension de son Église, la mort de tous ses compagnons, la destruction de l'essentiel de son œuvre, la ruine irrémédiable de son peuple se seront conjuguées pour produire un total repliement de sa personnalité. Il n'empêche : sans lui, bon nombre de trésors musicaux, demeurés jusqu'alors traditions orales, seraient aujourd'hui irrémédiablement perdus, d'autant que, dans les années qui suivirent, une majeure partie de l'Arménie fut rayée de la carte du monde avec sa population, lors du génocide de 1915. L'héritage culturel de Komitas est inestimable. Il laisse derrière lui un patrimoine remarquable qui est source intarissable pour la musique arménienne mais aussi richesse universelle de l'art musical. Il fut le grand collecteur de la musique populaire des Arméniens, juste avant l'éradication de leur culture, mais aussi l'homme d'un renouveau dans leur musique liturgique.



Génie musical, Komitas est devenu une figure tutélaire de la culture arménienne contemporaine. Aussi en 2003, lorsqu'il est question d'édifier à Paris un monument commémoratif aux Arméniens victimes du génocide de 1915, c'est la figure de Komitas qui sera choisie.

Rencontre avec les professeurs – VIII : Momoyo Kokubu

INAUGURÉE en 2014 afin de mieux connaître les enseignants de l'Académie, après Éric Dujardin, Fabienne Alavoine, Arnaud Van de Cauter, Angelo Abiuso, Christophe Dangreau, Madeleine Cordez et Virginie Malfait, c'est à Momoyo Kokubu, professeur d'orgue, que cette interview est, aujourd'hui, consacrée.

Comment s'est manifesté votre intérêt pour la musique ?

C'est au sein de ma famille que tout a commencé. Ma mère n'ayant pu s'adonner à l'étude du piano comme elle l'aurait souhaité, elle m'incita à en faire l'apprentissage. Ainsi débutèrent les leçons privées (le système d'enseignement de la musique au Japon est fort différent de celui que nous connaissons en Belgique). Ensuite, et selon une tradition bien implantée au Pays du Soleil Levant, mes parents me poussèrent très tôt à choisir une voie professionnelle (j'avais 15 ans). Appartenant à la communauté très réduite des chrétiens au Japon (1% de la population), j'optais alors pour l'orgue. Les cours continuèrent en privé.



Quel est votre parcours musical professionnel ?

À l'issue des études secondaires, j'envisageais d'abord d'intégrer l'Université Musicale à Tokyo. Mais, suivant le conseil de mon professeur, je choisis le *Royal College of Music* à Londres. Ce furent là quatre années merveilleuses où j'ai travaillé l'orgue auprès de Nicholas Danby, mais aussi le clavecin, le pianoforte et la musique de chambre. Après l'obtention du *Performer's diploma*, j'ai suivi une année supplémentaire pour me spécialiser en *continuo*. Puis vint la période des concours (6 au total). C'est au cours de l'un d'eux – *International Gottfried-Silbermann-Organwettbewerb* à Freiberg (A), – que j'ai rencontré mon futur époux, Xavier Deprez, organiste lui aussi. Installée en Belgique, j'ai découvert que le diplôme anglais ne me permettait pas d'y enseigner... C'est ainsi que je suis entrée dans la classe d'orgue de Jean Ferrard, au Conservatoire Royal de Bruxelles, pour obtenir le Premier Prix.



Vous menez de front de nombreuses activités.



En effet. D'une part, il y a l'orgue à travers le concert – j'ai joué dans de nombreux pays : Belgique, France, Angleterre, Hollande, Allemagne, Danemark, Slovaquie, Japon, Russie et États-Unis. À travers le disque également : j'en ai réalisé 6 consacrés à la musique de Bach, Franck, Durflé⁵. Enfin, il y a mon activité d'organiste de l'église Notre-Dame-du-Finistère à Bruxelles (poste que je partage avec mon mari) depuis 25 ans. Une église chère au cœur des bruxellois où, depuis la restauration de l'instrument en 2000, sont organisés les *Lundi d'orgue*. Très intéressée par la musique de chambre baroque depuis la période de mes études londonniennes, j'ai en outre fondé, avec quelques amies musiciennes, l'Ensemble *Filiae* qui se produit régulièrement dans différents cadres (dont l'église du Séminaire de Tournai). Récemment, un CD consacré à François Couperin a été enregistré. À cela s'ajoute l'enseignement de l'orgue, à l'Académie de Musique Saint-Grégoire et à celle de Watermael-Boitsfort.

Quel est votre rapport à la musique, et à l'art en général ?

Je dirais que les artistes sont des êtres chanceux. La confrontation journalière aux chefs-d'œuvre n'est-elle pas déjà un privilège ? Elle n'est d'ailleurs pas sans conséquence sur la notion de « travail », cet acte fruit de la discipline et de la volonté qui, jour après jour, nourrit l'acte créateur. Le musicien est ainsi un héritier très favorisé qui voyage dans les lieux et les époques. Il en sonde les Bibles respectives, partageant sa vision avec le public. C'est là une mission exigeante qui résonne comme une invitation à donner le meilleur de soi-même.

À propos des activités de l'Académie

La pandémie engendrée par la COVID-19 nous oblige à annuler la programmation de nos activités jusqu'à nouvel ordre. Elles reprendront dès que la situation le permettra.

⁵ On écouterait avec intérêt la *Grande Pièce Symphonique* de Franck sur l'orgue de l'église Notre-Dame-du-Finistère (Bruxelles) : <https://www.youtube.com/watch?v=doJH6JI35Cs>